Du transfert transnational des savoirs à la recherche nationalisée? : Sociologie et expertise aux États-Unis après la Première Guerre mondiale

Autor(en): **Sala, Roberto**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **67 (2017)**

Heft 2

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-696986

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Du transfert transnational des savoirs à la recherche nationalisée? Sociologie et expertise aux États-Unis après la Première Guerre mondiale

Roberto Sala

From Transnational Knowledge Transfer to Nationalized Research? Sociology and Scientific Experts in the United States after the First World War

Historiography often describes the inter-war period as a phase that fostered a transnational «epistemic community» of social scientists and thus largely contributed to the internationalization of social policy. In this context, the American social sciences appear to have played a key role in the international diffusion of empirical social research. However, from the opposite point of view, we can observe that just after World War I social scientists in the United States tended to abandon traditional forms of the transatlantic knowledge transfer, and to privilege national approaches to scientific research. From this perspective, focusing on sociology, this paper intends to show that the interwar period was characterized by two contrasting developments: while certain specialized discourses were proof to the increasing internationalization, key segments of American sociology developed towards nationalized research agendas.

L'historiographie la plus récente conçoit la circulation transnationale des savoirs en sciences sociales comme un facteur qui a marqué de façon décisive l'évolution des sociétés industrielles modernes au XIX[e] et au XX[e] siècles, et plus particulièrement le champ de la politique sociale.[1] Dans

1 Voir à ce sujet: Christoph Conrad, Social Policy History after the Transnational Turn, in: Pauli Kettunen, Klaus Petersen (éds.), Beyond Welfare State Models: Transnational Historical Perspectives on Social Policy, Cheltenham, Northampton 2011, pp. 218–240; Daniel T. Rodgers, Atlantic Crossings. Social Politics in a Progressive Age, Cambridge, Mass. 1998.

Roberto Sala, Departement Geschichte der Universität Basel, Hirschgässlein 21, 4051 Basel, roberto.sala@unibas.ch

la recherche actuelle, les experts scientifiques sont appréhendés comme un groupe d'acteurs ayant joué un rôle clé au sein des réseaux transnationaux.[2] L'entre-deux-guerres, notamment, est abordé comme une phase ayant favorisé l'avènement d'une «communauté épistémique» transnationale et largement contribué à l'internationalisation de la politique sociale.[3] Les sciences sociales américaines apparaissent ici comme une instance qui, après la Première Guerre mondiale, a fait avancer de manière importante «l'invention de la recherche sociale empirique».[4] Leur orientation fortement empirique, mais surtout les ressources dont disposaient les fondations philanthropiques influentes des États-Unis leur ont permis de devenir un modèle d'exportation international.

Dans cette perspective, la présente contribution porte sur la sociologie aux États-Unis et met en évidence la tension croissante, durant l'entre-deux-guerres, entre l'orientation traditionnellement transnationale des sciences sociales américaines et les tendances à la (re)nationalisation. La sociologie américaine qui se développa comme champ épistémique autonome entre la fin du XIX^{e} siècle et le début du XX^{e} siècle, fut marquée de façon décisive par le transfert transatlantique des savoirs; cet important transfert fut favorisé par les intenses discussions socio-politiques dans le sillage de ce que l'on appelle la «réforme sociale» et fut avant tout caractérisé par la réception des débats et des modèles européens aux États-Unis. Cet article entend montrer que la période suivante, celle de l'entre-deux-guerres, fut marquée par deux évolutions contrastées: l'internationalisation accrue qui affecta certains discours spécialisés et certains champs thématiques – dans le cadre de la Société des Nations, de l'OIT et d'autres organisations internationales – tout en s'accommodant d'un processus croissant de nationalisation des principaux champs d'expertise de la sociologie américaine.

La première partie de cet article porte sur les mutations provoquées par la Première Guerre mondiale dans le processus de réception des dé-

2 Davide Rodogno, Bernhard Struck, Jakob Vogel (éds.), Shaping the Transnational Sphere. Experts, Networks and Issues from the 1840s to the 1930s, New York 2015.

3 Pour une vue d'ensemble, voir: Madeleine Herren, Sozialpolitik und die Historisierung des Transnationalen, in: Geschichte und Gesellschaft 32/n°4 (2006), pp. 542–559. Le processus de transnationalisation de la politique sociale a été particulièrement bien analysé à partir de l'exemple de L'OIT: Sandrine Kott, Une «communauté épistémique» du social? Experts de l'OIT et internationalisation des politiques sociales dans l'entre-deux-guerres, in: Genèses 71/n°2 (2008), pp. 26–46; Sandrine Kott, Joëlle Droux (éds.), Globalizing Social Rights: The International Labour Organization and Beyond, Houndmills, Basingstoke, Hampshire 2013; Jasmien van Daele [et al.] (éds.), ILO Histories: Essays on the International Labour Organization and its Impact on the World During the Twentieth Century, v. 12, Bern, New York 2010.

4 Christian Fleck, A Transatlantic History of the Social Sciences. Robber Barons, the Third Reich and the Invention of Empirical Social Research, London 2011.

bats européens par la sociologie américaine. L'analyse s'appuiera sur les bibliographies de l'American Journal of Sociology qui témoignent de cet affaiblissement considérable du modèle européen, notamment allemand, pour la sociologie états-unienne. Cette revue qui, au début du XX^{e} siècle, joua un rôle central dans l'établissement de la discipline aux États-Unis était caractérisée par son intérêt pour la théorie sociale ainsi que par une attention particulièrement marquée pour les débats de la réforme sociale et les questions socio-politiques.[5] La deuxième partie de l'article s'attachera à montrer que, si les influences transatlantiques continuèrent à avoir un retentissement, notamment sur l'École de Chicago, la sociologie américaine se démarqua de manière significative de l'ancien modèle de la sociologie allemande. L'analyse portera notamment sur l'ascension d'une nouvelle génération de sociologues qui s'orientèrent vers des méthodes strictement quantitatives et concurrencèrent ainsi les approches plus ethnographiques de Chicago. Ces sociologues «positivistes» se détournèrent des anciens débats sur la réforme sociale, ancrés dans les réseaux transnationaux, et s'identifièrent à une sociologie essentiellement «nationale».

Ainsi que le mettra en évidence la troisième partie de cet article, la nationalisation des perspectives épistémiques qui toucha la sociologie américaine après la guerre tenait principalement au fait que la recherche sociale, s'étant emparée – sous l'influence de l'État et de la philanthropie privée – du thème de la «nation» comme objet de recherche, était au service de l'expertise politique. Cette évolution apparaît comme une conséquence fondamentale, à moyen terme, de la Première Guerre mondiale qui a conduit non seulement à la polarisation des discours et des identités nationales, mais a également encouragé massivement une «nationalisation» de la vie politique. Cette dynamique profita justement aux sociologues pour qui la quantification constituait une méthode de recherche fondamentale, puisque les méthodes statistiques semblaient se prêter à l'analyse des corrélations sociales et économiques de nature complexe à l'échelle nationale. À l'époque de la réforme sociale, la sociologie se caractérisait par des champs d'analyse essentiellement locaux, tout en étant fortement insérée dans les débats transnationaux. Au cours de l'entre-deux-guerres, la crise qui affectait les anciens échanges transatlantiques s'accompagna d'une orientation toujours plus nationale des perspectives de recherche.

5 Au sujet de l'orientation de l'*American Journal of Sociology* voir: Andrew Abbott, Department & Discipline. Chicago Sociology at One Hundred, Chicago, London 1999, pp. 80–103.

La fin des rencontres transnationales? La réception de la recherche européenne par la sociologie américaine

Autour de 1900, la réforme sociale et la politique sociale de l'Europe et de l'Amérique du Nord firent l'objet de discussions au sein de réseaux complexes, à l'échelle locale, nationale et transnationale. On sait qu'un grand nombre de ces débats se sont développés dans un contexte de tentions sociales au sein des agglomérations urbaines, les villes étant confrontées aux répercussions immédiates de la société industrielle; ces controverses ont eu lieu, pour une large part, dans un lacis enchevêtré d'instances de la société civile à l'échelle locale, mais leur portée fut également plus large et elles sont devenues un objet de discorde au sein de chaque arène nationale (ou en cours de nationalisation).[6] Par ailleurs, une intense circulation d'idées et de personnes se développa à l'échelle transnationale; celle-ci induisit, par-delà les relations intra-européennes, l'émergence d'une circulation «transatlantique» des concepts socio-politiques.[7] Même si les contemporains européens suivaient l'évolution aux États-Unis,[8] les échanges, en 1900, étaient principalement de nature asymétrique et se caractérisaient par l'intérêt spécifique porté par les hommes politiques, intellectuels, scientifiques et étudiants américains aux débats socio-politiques qui avaient lieu en Grande-Bretagne, en France et en Allemagne, ainsi que dans des États européens plus petits.[9] Tandis que l'Europe s'apparentait à une pionnière sur le terrain des réalisations sociales, une véritable culture du voyage se développa parmi les élites américaines qui fréquentaient régulièrement les universités européennes.

6 Voir: George Steinmetz, Regulating the Social. The Welfare State and Local Politics in Imperial Germany, Princeton studies in culture/power/history, Princeton, New Jersey 1993.

7 On se reportera entre autres à: E. P. Hennock, British Social Reform and German Precedents. The Case of Social Insurance. 1880–1914, Oxford 1987; Daniel T. Rodgers, Atlantic Crossings. Social Politics in a Progressive Age, Cambridge, Mass. 1998. D'intenses échanges se développèrent également au sein de certains milieus culturels et politiques, voir à ce sujet: James T. Kloppenberg, Uncertain Victory. Social Democracy and Progressivism in European and American Thought, 1870–1920, New York 1986; Deirdre M. Moloney, American Catholic Lay Groups and Transatlantic Social Reform in the Progressive Era, Chapel Hill 2002).

8 En ce qui concerne les exemples marquants tirés du contexte allemand, on songe à l'intérêt de Max Weber et de Werner Sombart pour les États-Unis: Lawrence A. Scaff, Max Weber in America, Princeton, New Jersey 2011; Friedrich Lenger, Sozialwissenschaft um 1900. Studien zu Werner Sombart und einigen seiner Zeitgenossen, Frankfurt a.M. 2009, pp. 79–89. Voir à ce sujet: Alexander Schmidt, Reisen in die Moderne. Der Amerika-Diskurs des deutschen Bürgertums vor dem Ersten Weltkrieg im europäischen Vergleich, Berlin 1997.

9 Rodgers, Atlantic Crossings, *op. cit.*, pp. 68s. Au sujet de la Grande-Bretagne: David W. Gutzke, Britain and Transnational Progressivism, New York 2008.

Au sein de cette configuration dynamique, l'Empire allemand et ses «universités de recherche», qui occupaient le premier rang sur la scène internationale, exerçaient un attrait spécifique qui semblait surpasser celui des autres pays européens.[10] Selon l'American Academy of Political and Social Science au début des années 1890, le fait que les professeurs d'Université allemands s'accordaient à reconnaître qu'ils n'avaient «no more eager, industrious and able students than those who go from this side of the water» confirmait l'essor croissant des disciplines des sciences sociales aux États-Unis.[11] Par exemple, Gustav Schmoller, le doyen des sciences sociales et politiques allemandes, présenta en détail pour le compte de cette même revue les «vacations courses» proposées à l'Université de Berlin.[12] L'intérêt des élites américaines pour l'Allemagne se situait à différents niveaux. Les évolutions socio-politiques qui concernaient l'administration communale et les services d'urbanisme avaient un écho aussi grand que les assurances sociales obligatoires et réglementées au niveau étatique, tandis que la réforme sociale allemande constituait une référence explicite (et souvent idéalisée) des débats américains.[13]

Les bibliographies publiées en 1897 et en 1898 par C. H. Hastings dans le troisième volume de l'American Journal of Sociology sous le titre de «Bibliography of Sociology» mettent en évidence l'intérêt des spécialistes américains pour la littérature scientifique internationale; ces dernières recensèrent plus de 1000 monographies.[14] Bien moins de la moitié, 4 ouvrages sur 10, était rédigés en langue anglaise. Nombre de ces tra-

10 Voir: Konrad H. Jarausch, American Students in Germany, 1815–1914: The Structure of German and US Matriculants at Göttingen University, in: Henry Geitz, Jürgen Heideking, Jurgen Herbst (éds.), German Influences on Education in the US to 1917, Cambridge 1995, pp. 195–211; Edward Shils, Die Beziehungen zwischen deutschen und amerikanischen Universitäten, in: Wolfgang Hardtwig, Harm-Hinnch Brandt (éds.), Deutschlands Weg in die Moderne. Politik, Gesellschaft und Kultur im 19. Jahrhundert, München 1993, pp. 185–200.

11 Voir: Jurgen Herbst, The German Historical School in American Scholarship. A Study in the Transfer of Culture, Ithaka, New York 1965.

12 Gustav Schmoller, Vacation Courses in Politics and Economics at Berlin, in: Annals of the American Academy of Political and Social Science 6/n°2 (septembre 1895), pp. 85–87. On se reportera également à l'annonce des cours de l'association *Verein für Socialpolitik,* Notes, in: Annals of the American Academy of Political and Social Science 6/n°2 (septembre 1895), p. 163.

13 Les domaines mentionnés sont au cœur de l'étude exhaustive d'Axel R. Schäfer, American Progressives and German Social Reform. 1875–1920. Social Ethics, Moral Control, and the Regulatory State in a Transantlantic Context, Stuttgart 2000.

14 C. H. Hastings, Bibliography of Sociology, in: American Journal of Sociology 3/n°1 (1897), pp. 129–138; C. H. Hastings, Bibliography of Sociology, American Journal of Sociology 3/n°3 (1897), pp. 417–432; C. H. Hastings, Bibliography of Sociology, American Journal of Sociology 3/n°5 (1898), pp. 713–28; C. H. Hastings, Bibliography of Sociology, American Journal of Sociology 3/n°6 (1898), pp. 869–80.

vaux étaient attribués à des auteurs britanniques, la plupart toutefois à des auteurs américains. Les livres britanniques retenaient l'attention, mais de manière plus réduite.[15] Le reste, presque 6 recherches sur 10, étaient rédigées dans d'autres langues, parmi lesquelles on comptait l'italien, le français et l'allemand. Les ouvrages venant d'Italie, à hauteur de 6%, constituaient un groupe comparativement plus faible qui soulignait toutefois la participation des auteurs italiens à l'intense circulation des connaissances concernant la réforme sociale sur la scène transnationale. L'écho des monographies en langue française était nettement plus significatif, puisqu'elles constituaient environ un cinquième des titres recensés. Ce sont les ouvrages en langue allemande qui se taillaient la part du lion puisqu'ils constituaient un tiers de l'ensemble des publications en langue étrangère (voir tableau).

Total des ouvrages mentionnés	1153	100%
– en langue anglaise	**485**	**42%**
– dans d'autres langues	**668**	**58%**
à savoir:		
– en allemand	370	32%
– en français	224	19%
– en italien	69	6%
– autres	5	0%

Tableau 1. Nombre de monographies en fonction de la langue dans les bibliographies de C. H. Hastings.[16]

Le nombre élevé de monographies en langues allemande et française ne révèle pas seulement l'intérêt spécifique suscité par les publications de ces deux pays (ainsi que, dans une moindre mesure, de l'Autriche, de la Suisse et de la Belgique), il met également en évidence l'efficacité des canaux de communication qui ont assuré la publicité de ces œuvres, mais aussi permis leur acquisition et leur diffusion au sein des cercles intellectuels et académiques des États-Unis. Il montre également que la maîtrise (passive) de la langue allemande et de la langue française était apparemment extrêmement répandue parmi les scientifiques des États-Unis. Ces

15 La confusion de certaines données bibliographiques ne permet pas de distinguer nettement auteurs américains et auteurs britanniques.

16 Exploitation personnelle des bibliographies citées dans la note numéro 14.

livres couvraient une large variété de thèmes. Il convient de souligner à cet égard qu'une grande part des titres répertoriés se référait à des études empiriques qui concernaient, par exemple, les services locaux de l'assistance sociale, mais également des séries statistiques publiées par des institutions étatiques. La lecture des publications étrangères ne se limitait donc pas exclusivement aux ouvrages de quelques théoriciens en sciences sociales particulièrement renommés, mais recouvrait également une large palette d'enquêtes et d'études variées, publiées dans le contexte de la réforme sociale.

Comment évolua la réception des publications en langue étrangère au cours des décennies suivantes? La rubrique «Bibliography», puis «Recent Literature» qui, quelques années après le tournant du XX^{e} siècle, constitua une rubrique permanente de l'American Journal of Sociology fournit des indications à cet égard. Le tableau 2, qui représente la part des publications en langue étrangère parmi les monographies recensées, prend en compte les volumes publiés tous les cinq ans, entre 1908 et 1933. Si on les compare avec les listes établies par C. H. Hastings, les bibliographies publiées dans les années précédant la Première Guerre mondiale révèlent l'importance accrue accordée aux titres en langue anglaise. Le nombre de publications en langue allemande et en langue française demeura toutefois très élevé. Immédiatement avant l'éclatement du conflit, ces publications représentaient encore 4 ouvrages mentionnés sur 10.

	nombre	**anglais**	**allemand**	**français**	**autres**
Vol. 14 (1908–1909)	*767*	55%	28%	17%	1%
Vol. 19 (1913–1914)	*590*	59%	22%	14%	5%
Vol. 24 (1918–1919)	*376*	97%	0%	2%	1%
Vol. 29 (1923–1924)	*553*	87%	4%	8%	1%
Vol. 34 (1928–1929)	*551*	93%	3%	1%	3%
Vol. 39 (1933–1934)	*157*	99%	1%	1%	0%

Tableau 2. Classement linguistique des monographies mentionnées dans les bibliographies de l'*American Journal of Sociology*.[17]

17 Exploitation personnelle des rubriques «Bibliography» et «Recent Literature»: American Journal of Sociology, Vol. 14, 19, 24, 29, 34, 39.

La Première Guerre mondiale marqua une profonde césure. À la fin de la guerre, les bibliographies de l'*American Journal of Sociology* ne comptaient que quelques monographies en français et en italien tandis qu'aucun titre en langue allemande n'avait été retenu. Il faut certainement y voir les effets de l'éloignement vis-à-vis de l'Allemagne ennemie. Soulignons qu'au cours des années 1920, aucun grand changement n'affecta le faible intérêt pour la littérature en langue étrangère. Vers le milieu de la décennie, la part des ouvrages en langue allemande dans l'ensemble des titres cités passa à 4 %, tandis que celle des ouvrages en langue française atteint même 8%. Cela n'annonçait pas une tendance à long terme, bien au contraire. Peu de temps avant la crise économique, alors que le marché du livre allemand avait surmonté les problèmes de l'immédiat après-guerre et l'hyperinflation, la part des monographies en langue allemande était à nouveau tombée à 3%, celle des livres en langue française était même redescendu à 1%.[18] Les publications de ces pays semblaient recueillir un écho considérablement affaibli au sein du principal organe de la sociologie américaine.[19]

Cette évolution tenait au désintérêt général du public américain pour les publications européennes en sciences sociales. Cette situation concernait également, et plus spécifiquement, les publications qui portaient explicitement sur des questions socio-politiques. Un indice de la réputation dont jouit la sociologie allemande peut être tirée de l'étude comparée des fonds de la bibliothèque universitaire de l'University of Chicago, d'une part, et de la bibliothèque nationale de Berlin, Staatsbibliothek Preußischer Kulturbesitz zu Berlin,[20] de l'autre. Le recensement des monographies en langue allemande dont le titre contient le terme de «Sozialpolitik»[21] donne les résultats suivants. Si l'on considère les ouvrages correspondants parus avant la Première Guerre mondiale, les fonds de la bibliothèque universitaire de Chicago contiennent même davantage de publications que ceux de la Bibliothèque nationale de Berlin (voir ta-

18 Barbara Kastner, Statistik und Topographie des Verlagswesens, in: Ernst Fischer, Stephan Füssel (éds.), Geschichte des deutschen Buchhandels im 19. und 20. Jahrhundert. Band 2: Weimarer Republik. Teil 1, München 2007, pp. 341–78.

19 On obtient un tableau un peu différent lorsqu'on prend en compte la rubrique qui publiait les résumés d'articles tirés de revues spécialisées de sociologie. Dans le volume 29 de l'*American Journal of Sociology* (1923–1923), la part des contributions en langues allemande et française était par exemple de 11%, resp. 10%; dans le volume 34, elle était de 18%, resp. 6% (Exploitation personnelle de la rubrique: «Recent Literature»: American Journal of Sociology, vol. 29, 34). Cela tient vraisemblablement à une meilleure facilité d'accès aux numéros de la revue.

20 Anciennement Königliche Bibliothek zu Berlin (jusqu'en 1919) et Preußische Staatsbibliothek.

21 Ou «Socialpolitik». Les deux orthographes étaient courantes au début du XX^{e} siècle.

bleau 3). Après la guerre, le nombre des volumes en langue allemande acquis par l'Université de Chicago a diminué, comme on pouvait s'y attendre; il faut noter que cette tendance, loin de s'inverser au cours des années 1920, s'est nettement confirmée. Les œuvres publiées en 1930 et dont le titre mentionne le terme de «Sozialpolitik» sont cinq fois moins nombreux dans les fonds de l'University of Chicago Library que dans ceux de la Staatsbibliothek de Berlin.

Année de publication	1906–1910	1911–1915	1916–1920	1921–1925	1926–1930	1931–1935
University of Chicago Library (1)	110	183	47	63	29	29
Staatsbibliothek Preußischer Kulturbesitz (2)	84	105	84	135	214	170
Rapport entre 1 et 2	131%	174%	56%	47%	14%	17%

Tableau 3. Fréquence du terme de «Sozialpolitik» dans les titres des monographies.[22]

Cette analyse purement quantitative repose toutefois sur un critère exclusivement nominaliste et n'éclaire en rien les circonstances concrètes dans lesquelles les fonds de ces deux bibliothèques ont été constitués. On peut néanmoins établir, à titre de constat général, que l'Université de Chicago a acquis, dans les années précédant la guerre, une très grande quantité de publications en langue allemande dans le domaine des sciences sociales et de la politique sociale, tandis qu'au cours des années 1920, le nombre de ces acquisitions a chuté.

Des adieux difficiles

Après la Première Guerre mondiale, la sociologie américaine aspira rapidement à s'affranchir des modèles européens et soutint le mouvement qui poussait les États-Unis, puissance victorieuse, à devenir un modèle social prédominant sur la scène internationale. Cette évolution s'exprima

22 Exploitation personnelle à partir des données tirées des catalogues de la bibliothèque universitaire de l'University of Chicago (URL: lib.uchicago.edu; accès le 31 mai 2016) et de la *Staatsbibliothek Preußischer Kulturbesitz zu Berlin* (URL: stabikat.de; accès le 31 mai 2016).

de manière claire lors du Congrès de l'American Sociological Society qui se tint à Chicago en décembre 1919.[23] Intitulée The Problem of Democracy, la conférence examinait en profondeur la démocratie américaine, devenue un modèle d'exportation. À l'occasion de son discours d'ouverture, le président l'association, Frank W. Blackmar, déclara:

> Some years ago it was customary for certain professors in the University of Berlin to speak in derision of the 'American Experiment in self-government'. This was highly offensive to loyal Americans who had great faith in the wisdom of the fathers and the sure foundation of the institutions of their country. Perhaps the offense was intensified because it was an ungracious way of stating a proposition containing an unpleasant truth. And now that the world-war has brought vividly to our minds the truth that all government is experimental, it is well that we spend a little time in considering the results and probable outcome of governmental experiences in the United States. [...] Since the nation is committed to the task of carrying liberty to the whole world it is well to realize that democracy in the United States is still in the making and to consider that democracy begins at home.[24]

Ce passage affichait une parfaite circularité. La référence incidente à l'arrogance des scientifiques berlinois, qui avaient attiré des générations d'étudiants américains, rappelait aux auditeurs que la fonction exemplaire anciennement échue à l'Allemagne appartenait désormais au passé. L'entrée en guerre des États-Unis, puis la victoire contre les puissances centrales et plus spécifiquement contre l'Empire allemand, avaient inversé les rôles, et c'étaient désormais les États-Unis qui étaient appelés à devenir un modèle d'exportation. Selon l'argumentation de Blackmar, cette nouvelle représentation de la politique (culturelle) aboutissait au constat selon lequel la responsabilité incombait désormais au pays de présenter une société qui fonctionne bien à l'interne. Dans cette perspective, la sociologie était d'autant plus nécessaire après la guerre qu'elle pouvait contribuer à l'élaboration et à la consolidation de la société américaine et partant, raffermir le rôle de premier plan joué par les États-Unis sur la scène internationale. En se référant au rapport entre l'intérieur et l'extérieur du pays, Blackmar pouvait, du point de vue discursif, conforter l'idée que sa discipline agissait comme une science-phare. Cela reposait sur une conception de la sociologie comme science utile, ancrée dans la vie sociale – conception qui s'était cristallisée dans le contexte de la réforme sociale. Ainsi que Blackmar l'écrivait à un collègue quelque

23 American Sociological Society (éd.), The Problem of Democracy. 14th Annual Meeting American Sociological Society Held at Chicago, ILL., Dec. 29–31, 1919, Chicago 1920.

24 Frank W. Blackmar, A Working Democracy. Presidential Address, in: American Sociological Society (éd.), The Problem of Democracy. 14th Annual Meeting American Sociological Society Held at Chicago, ILL., Dec. 29–31, 1919, Chicago 1920, pp. 1–22, ici p. 1s..

temps auparavant «society is the laboratory of sociology, and [...] to make the science worth while, [we] must be perpetually at work in its laboratory for the discovery of truth, and moreover, for its adaption for social improvement».[25]

Il serait néanmoins fallacieux de supposer que l'influence des sciences sociales allemandes s'éteignit brutalement après la Première Guerre mondiale. Talcott Parsons qui, peu de temps après, devint une figure clé de la sociologie américaine avait fait ses études à Heidelberg au cours des années 1920 et avait réalisé une thèse de doctorat sur la théorie du capitalisme chez Werner Sombart et Max Weber. Parsons s'appropria et poursuivit la théorie weberienne de la modernité. Il contribua ainsi à promouvoir cette approche qui devint, après la guerre, un élément essentiel de la culture scientifique aussi bien américaine qu'internationale.[26] D'autres modèles allemands et récepteurs américains de renom contribuèrent à maintenir cet ancien axe du transfert scientifique.[27] Après la montée du national-socialisme, l'émigration aux États-Unis des principales figures des sciences sociales allemandes conduisit finalement à une importation renouvelée de contenus épistémiques.[28]

L'École de Chicago joua ici un rôle particulier. L'analyse de l'American Journal of Sociology, qui était édité par les sociologues de l'École de Chicago et constituait avant la Première guerre «an outlet for the latest German social thought»,[29] traduit également un recul de la réception de la sociologie européenne, et en particulier allemande. Toutefois, des acteurs clés de cette revue se mobilisèrent en faveur de la tradition scientifique allemande, tout particulièrement le doyen de l'École de Chicago, Albion W. Small. La participation de l'Allemagne à la guerre l'avait profondément choqué et déçu, ainsi qu'il l'écrivit à Georg Simmel dans une lettre furieuse publiée ultérieurement.[30] Dans le cadre d'une série d'ar-

25 *Ibid.*

26 Uta Gerhardt, The Social Thought of Talcott Parsons: Methodology and American Ethos, Farnham, Surrey, Burlington, VT 2011, pp. 57–92; Scaff, *op. cit.*, pp. 197–252; David Kettler, Volker Meja, Karl Mannheim and the Crisis of Liberalism. The Secret of These New Times, New Brunswick, New Jersey 1995, pp. 193246; Edward Shils, A Fragment of Sociological Autobiography. The History of my Pursuit of a Few Ideas, New Brunswick, New Jersey 2006.

27 Gerhardt, *op. cit.*, pp. 57–92; Scaff, *op. cit.*, pp. 197–252; Kettler, Meja, *op. cit.*, pp. 193–246; Shils, *op cit.*

28 Thomas Wheatland, The Frankfurt School in Exile, Minneapolis 2009; Mitchell G. Ash, Alfons Söllner (éds.), Forced Migration and Scientific Change: Emigré German-Speaking Scientists and Scholars after 1933, New York 1996.

29 Robert C. Bannister, Sociology and Scientism. The American Quest for Objectivity. 1880–1940, Chapel Hill, North Carolina 1987, p. 60.

30 Albion W. Small, Germany and American Opinion. Professor Albion Amall to professor Georg Simmel, in: The Sociological Review 8/n°2 (1915), pp. 106–11.

ticles consacrés à l'histoire de la sociologie et publiés dans les années 1920, il témoigna toutefois de beaucoup d'attention et d'admiration envers la tradition scientifique allemande.[31] Louis Wirth, un autre représentant de l'École de Chicago, défendit lui aussi avec force la réception d'auteurs comme Ferdinand Tönnies et Karl Mannheim.[32]

Les influences de la tradition allemande continuèrent d'avoir un retentissement surtout dans les pratiques de recherche de l'École de Chicago. Les études de sociologie urbaine que Robert E. Park, Ernest W. Burgess et Louis Wirth poursuivirent durant l'entre-deux-guerres, qui devinrent l'image de marque de l'École de Chicago et dont l'influence sur la scène internationale perdura de façon considérable durant des décennies, s'inscrivaient directement dans la continuité des travaux des spécialistes allemands de sciences sociales – aussi bien d'un point de vue méthodologique que théorique.[33] Dès l'entre-deux-guerres, de telles approches étaient néanmoins en concurrence avec d'autres orientations théoriques, à tel point que l'American Journal of Sociology perdit finalement sa fonction d'organe de l'American Sociological Society au profit d'une nouvelle revue.[34]

Le principal courant en concurrence avec l'École de Chicago s'organisa autour de sociologues tels William F. Ogburn, Francis S. Chapin, Stuart Dodd, Read Bain, Stuart A. Rice et George A. Lundberg.[35] Ces

31 Albion W. Small, Some Contributions to the History of Sociology. Section III. Eichhorn (1781–1854) and the Multiplicity of Factors, or Complexity, in: American Journal of Sociology 29/n°1 (1923), pp. 42–57; Albion W. Small, Some Contributions to the History of Sociology. Section V. Ranke and Documentation, in: American Journal of Sociology 29/n°1 (1923), pp. 69–77; Albion W. Small, Some Contributions to the History of Sociology. Section VIII. Approaches to Objective Economic and Political Science in Germany: Cameralism, in: American Journal of Sociology 29/n°2 (1923), pp. 158–165; Albion W. Small, Some Contributions to the History of Sociology. Section IX. The Period of Retarded Development in German Social Science, in: American Journal of Sociology 29/n°2 (1923), pp. 166–177; Albion W. Small, Some Contributions to the History of Sociology. Section X. The Transition to Systematic Political Economy in Germany, in: American Journal of Sociology 29/n°3 (1923), pp. 305–324; Albion W. Small, Some Contributions to the History of Sociology. Section XIII. The Reappearance of the Ethical Factor in German Economic Theory, in: American Journal of Sociology 29/n°4 (1924), pp. 479–488; Albion W. Small, Some Contributions to the History of Sociology. Section XIV. Later Phases of the Conflict Between the Historical and the Austrian Schools, in: American Journal of Sociology 29/n°5 (1924), pp. 571–598.

32 Louis Wirth, The Sociology of Ferdinand Tonnies, in: American Journal of Sociology 32/n°3 (1926), pp. 412–422; David Kettler, Volker Meja, «That typically German Kind of Sociology Which Verges towards Philosophy»: The Dispute about Ideology and Utopia in the United States, in: Sociological Theory 12/n°3 (1994), pp. 279–303, doi:10.2307/202126.

33 William G. Flanagan, Urban sociology. Images and Structure, Lanham 2010, pp. 71–96.

34 Patricia Madoo Lengermann, The Founding of the American Sociological Review: The Anatomy of a Rebellion, in: American Sociological Review 44/n°2 (1979), pp. 185–198.

35 Ces conflits ont longtemps été réduits à une prétendue controverse entre les méthodes empiriques qualitatives de l'École de Chicago et les procédés quantitatifs en usage dans

derniers devinrent les représentants d'un courant de recherche qui, s'appuyant presque exclusivement sur des procédés statistiques, prétendait s'orienter vers les méthodes des sciences naturelles et fut a posteriori généralement caractérisé de «scientisme».[36] Les partisans de cette sociologie «positiviste» concevaient l'articulation entre quantification, objectivité et empirisme comme le point de départ de toute recherche. Ce qui caractérisait ce groupe tenait non seulement à l'importance des approches quantitatives, mais aussi à une orientation nationale marquée. Cette orientation eut des répercussions concrètes à deux égards.

Cette nouvelle génération se mouvait presque exclusivement à l'intérieur de communautés nationales et de débats nationaux tandis que de nombreux représentants de l'École de Chicago entretenaient des liens étroits avec les universités allemandes qu'ils avaient souvent fréquentées. Certains éléments méthodologiques s'inspiraient directement de débats européens – on songe à la controverse sur le rapport entre sciences humaines et sciences naturelles.[37] La forte polarisation des identités épistémiques, dans le sens d'une sociologie objective, quantitative et inscrite dans la continuité des sciences naturelles, s'accomplit toutefois principalement dans le cadre de débats endogènes entre sociologues américains, durant une période spécifique: à la fin des années 1920 et au cours années 1930.[38] Ce sont ces débats très polarisés qui ont souvent conduit la

l'environnement des sociologues de l'Université Columbia. Des travaux de recherche ont toutefois montré que les procédés statistiques ont également été requis à Chicago. Voir à ce sujet: David Nock, The Myth about «Myths of the Chicago School»: Evidence from Floyd Nelson House, in: The American Sociologist 35/n°1 (2004), pp. 63–79; Martin Bulmer, The Chicago School of Sociology. Institutionalization, Diversity, and the Rise of Sociological Research, Chicago 1984.Harvey Les adversaires de l'École de Chicago tenaient pour essentiel le postulat selon lequel les procédés quantitatifs représentaient quasiment la seule méthode scientifique valable.

36 Bannister, *op. cit.*, pp. 144-187; Christopher G. A. Bryant, Positivism in Social Theory and Research, Basingstoke, London 1985; Jennifer Platt, A History of Sociological Research Methods in America: 1920–1960, Cambridge, New York 1996, pp. 82-91.

37 Voir: Jean-Claude Gens, La Pensée herméneutique de Dilthey: entre néokantisme et phénoménologie, Villeneuve-d'Ascq 2002; Uljana Feest, Introduction, in: *Ibid.* (éd.), Historical Perspectives on Erklären and Verstehen, Dordrecht, New York 2010, pp. 1–13.

38 Read Bain, An Attitude on Attitude Research, in: American Journal of Sociology 33/n°6 (1928), pp. 940–957; Read Bain, Trends in Applied Sociology, in: George Andrew Lundberg, Read Bain, Nels Anderson (éds.), Trends in American sociology, New York, London 1929, pp. 344–388; Read Bain, Measurement in Sociology, in: American Journal of Sociology 40/n°4 (1935), pp. 481–488; George A. Lundberg, Social Research. A Study in Methods of Gathering Data, New York, London 1929; George A. Lundberg, The Logic of Sociology and Social Research, in: George Andrew Lundberg, Read Bain, Nels Anderson (éds.), Trends in American Sociology, New Yor, London 1929, pp. 389–425; George Andrew Lundberg, Foundations of Sociology, New York 1939; George A. Lundberg, Contemporary Positivism in Sociology, in: American Sociological Review 4/n°1 (1939), pp. 42–55; William F. Ogburn, Three Obstacles to the Development of a Scientific Sociology, in: Social Forces 8/n°3 (1930), pp. 347–350; William F. Ogburn, The Folkways of a

recherche à considérer les tendances positivistes comme voie particulière des sciences sociales américaines.[39]

Par ailleurs, ces sociologues firent de la «nation dans son ensemble» leur objet de recherche de prédilection et tournèrent le dos à l'ancienne tradition de la sociologie imprégnée de l'esprit de la réforme sociale qui, si elle analysait surtout des configurations locales, était étroitement insérée dans les débats transnationaux. Ce n'est pas un hasard si de violentes disputes éclatèrent dans les années 1920 et au début des années 1930 entre les partisans des procédés statistiques et les représentants de la case method, c'est-à-dire des méthodes de recherche qui reposaient principalement sur des entretiens.[40] Si les approches quantitatives n'excluaient pas les objets d'étude locaux ou régionaux, elles se prêtaient plus particulièrement aux analyses à l'échelle nationale. La sociologie reçut à cet égard une vigoureuse impulsion de la part des acteurs philanthropiques et politiques qui découvraient l'impact que pouvaient avoir les études quantitatives à large échelle sur l'action politique.

Sous le signe de l'expertise nationale

Une figure, celle de William F. Ogburn, se démarque au sein de ces représentants d'une sociologie «positiviste» américaine, caractérisée par la focalisation sur l'échelle nationale et l'éloignement des réseaux transnationaux autour des questions de la réforme sociale. S'il quitta en 1927 l'Université de Columbia pour celle de Chicago, il doit être considéré comme un adversaire plutôt qu'un membre de l'École de Chicago. Ogburn constitue un cas particulièrement intéressant car, dans l'immédiat après-guerre, il plaidait encore pour le maintien d'une diversité méthodologique au sein de la sociologie. La détermination avec laquelle il soutint, au début des années 1920, la poursuite de la «méthode historique» semble témoigner du maintien de l'influence des débats européens, tout particulièrement allemands, autour du «Methodenstreit» (controverse épistémologique caractérisée de «querelle sur les méthodes»). Ce ne fut

Scientific Sociology, in: American Sociological Society (éd.), Studies in Quantitative and Cultural Sociology. Papers Presented at the 24th Annual Meeting of the American Sociological Society, Held at Washington, D.C., Dec. 27–30, 1929, Chicago 1930, pp. 1–11.

39 Voir par exemple: Dorothy Ross, The Origins of American Social Science, Cambridge 1991; George Steinmetz, American Sociology before and after World War II: The (Temporary) Settling of a Disciplinary Field, in: Craig J. Calhoun (éd.), Sociology in America: A History, Chicago 2007, pp. 315–366.

40 George A. Lundberg, Case Work and the Statistical Method, in: Social Forces 5/n°1 (1926), pp. 61–65; Floyd N. House, Measurement in Sociology, in: American Journal of Sociology 40/n°1 (1934), pp. 1–11.

que quelques années plus tard qu'il se profila comme le représentant d'une recherche sociologique exclusivement fondée sur des méthodes quantitatives, ce qui lui valut d'être considéré aussi bien par ses contemporains que dans l'histoire de la sociologie comme un «positiviste radical».[41] Cette polarisation de l'identité méthodologique est étroitement liée à l'engagement d'Ogburn au service de la politique nationale à titre d'expert scientifique.

Lorqu'Ogburn fut nommé, à l'automne 1929, comme expert au sein du Research Committee on Social Trends, il eut la chance de mener des recherches quantitatives dans des conditions très favorables. Cette commission était chargée de réaliser des études approfondies dans des domaines très variés: les comportements de consommation, le marché du travail, l'aide sociale, la déviance, la gouvernance, la démographie, les contextes urbains et ruraux, le rôle de la famille, les activités des femmes à l'extérieur du foyer, entre autres.[42] Le point de départ des études était en l'occurrence l'échelle nationale, car les État-Unis devaient être considérés comme un tout.

Le Committee était chargé de procéder à une enquête à l'échelle des États-Unis virtuellement dans tous les secteurs de la vie sociale et économique. La commission de recherche – également connue sous l'appellation de President's Reseach Committee – avait été instituée à la demande du président des États-Unis Herbert Hoover, pour lequel l'analyse systématique des «faits» constituait aussi bien la clé des problèmes sociaux qu'un instrument central du gouvernement du pays.[43] Depuis le début des années 1920, Hoover avait été l'initiateur de nombreuses analyses sur des questions sociales et économiques;[44] il comptait par ailleurs parmi les principaux propagateurs de l'idée selon laquelle le «savoir expert objectif» constituait le fondement de l'action politique. Ainsi qu'il l'écrivit, l'étude était «entirely the work of the committee and its experts, as it was my desire to have a complete, impartial examination of the facts»; elle devait aider «to see where social stresses are occurring

41 Voir par exemple: Roscoe C. Hinkle, Developments in American Sociological Theory, 1915–1950, Albany 1994, p. 34; Joyce E. Williams, Vicky M. MacLean, Studying Ourselves: Sociology Discipline-Building in the United States, in: The American Sociologist 36/n°1 (2005), pp. 111–133, ici p. 114; Andrew Jewett, Science, Democracy, and the American University. From the Civil War to the Cold War, Cambridge 2012, pp. 274s.

42 President's Research Committee on Social Trends (éd.), Recent Social Trends in the United States. Report of the President's Research Committee on Social Trends. Two volumes, New York, London 1933.

43 Robert M. Eisinger, The Evolution of Presidential Polling, Cambridge, New York 2003, pp.18s.

44 Kendrick A. Clements, The Life of Herbert Hoover: Imperfect Visionary 1918–1928, New York 2010, p. 203, p. 428.

and where major efforts should be undertaken to deal with them constructively».[45]

Comme l'a montré Patrick D. Reagan, on signifia dès le début aux experts impliqués que le Président comptait utiliser l'étude à des fins réformatrices («practical, political partisan purposes of reform»). Cela suscita notamment des tensions entre les participants; elles portèrent, par exemple, sur la question de savoir si les services de l'administration publique avaient le droit d'utiliser les résultats avant même qu'ils ne soient publiés.[46] Selon la conception d'Hoover, l'objectivité était un moyen d'affirmer son autorité vis-à-vis d'autres acteurs politiques et non de distinguer le champ politique du champ académique; l'expertise scientifique devait être mise au service de l'action politique. Lorsqu'en décembre 1929, Ogburn souligna que la sociologie scientifique devait être dénuée de jugements de valeur, c'est-à-dire avoir pour visée d'«améliorer le monde», il fit d'une pierre deux coups.[47] Il formulait, d'une part, des postulats méthodologiques qui, s'ils étaient compatibles avec le discours sur l'objectivité en vigueur dans les instances politiques, soulignaient néanmoins l'autonomie du champ académique. Il se prémunissait, d'autre part, du reproche que les collègues de sa discipline auraient pu lui adresser d'être au service de la politique; il ouvrait le débat en dénonçant la posture des scientifiques qui se réclamaient de la tradition de la réforme sociale: il l'assimilait à une théorie sociale normative et dépourvue de scientificité. En caractérisant les statistiques comme la méthode primaire d'une «sociologie scientifique», il parvenait parfaitement à étayer ce double objectif. Les données statistiques servaient le discours politique selon lequel la science devait livrer des «faits»; elles permettaient par ailleurs de se démarquer de la sociologie éthico-spéculative, prétendument prédominante. D'un point de vue discursif, les positions «positivistes» d'Ogburn peuvent être interprétées comme le besoin de se positionner de manière nouvelle vis-à-vis des acteurs aussi bien politiques qu'académiques. Cela ne signifie pas qu'il instrumentalisait sciemment, à des fins exclusivement stratégiques, les prises de position théoriques, mais que ses propos méthodologiques lui permettaient, de manière plus ou moins latente, de renégocier sa position au sein du champ académique et son rapport à la sphère politique.[48]

45 President's Research Committee on Social Trends, Recent Social Trends, vol. I, p. V.
46 Patrick D. Reagan, Designing a New America. The Origins of New Deal Planning, 1890–1943, Amherst 2000, p. 76.
47 Ogburn, The Folkways of a Scientific Sociology, *op. cit.*
48 Les expériences accumulées par Ogburn vers la fin de la Première Guerre mondiale à titre de collaborateur au sein d'institutions, tels le *National War Labor Board,* le *US Bu-*

Un rôle de catalyseur revient notamment, on le sait, aux fondations privées qui influèrent considérablement sur le développement des disciplines des sciences sociales par d'importantes contributions financières et encouragèrent largement le discours célébrant l'objectivité et la neutralité des sciences sociales ainsi que l'élaboration de méthodes quantitatives.[49] Le Social Science Research Council (SSRC), déjà évoqué, joua à cet égard un rôle particulier: ce Conseil de recherche en sciences sociales, dont la création remonte à 1923, brassait les capitaux des fondations et devint ainsi l'organisme de financement sans doute le plus important dans le champ des sciences sociales américaines de l'entre-deux-guerres. Deux fondations de la famille Rockefeller apportèrent un soutien fondamental à la SSRC, aussi bien d'un point de vue financier, institutionnel que sur les questions de fond: le Laura Spelman Rockefeller Memorial ainsi que la Rockefeller Foundation.[50] Quelques-uns des spécialistes de sciences sociales les plus influents se mouvaient dans la nébuleuse de la SSCR, depuis la création de cette dernière, et se mobilisaient pour l'utilisation d'approches quantitatives, à l'instar de Charles E. Merriam, spécialiste de sciences politiques, de Wesley C. Mitchell, professeur d'économie à l'Université Columbia et surtout de William F. Ogburn lui-même.[51] Ce n'était donc pas un hasard si, d'une part, ces personnes faisaient partie du comité directeur du Research Committee on Social Trends et si, d'autre part, cette entreprise reçut – en marge des subventions publiques – d'importants fonds de la part de la SSCR.[52] En référence à Donald Fisher, le Committee peut être caractérisé comme une étape fondamentale dans le processus qui modifia la relation entre les experts en sciences sociales et l'État et la philanthropie privée: «In return for skilled service and policy research, a new generation of social scientists received status, mobility, and financial reward. Legitimacy was traded for service».[53]

reau of Labor Statistics et le *Bureau of Applied Economics,* ont été déterminantes à cet égard. Christian Topalov, Amy Jacobs, Maurice Halbwachs and Chicago Sociologists, in: Revue française de sociologie 49/n°5 (2008), p. 195.

49 Alice O'Connor, Social Science for What? Philanthropy and the Social Question in a World Turned Rightside Up, New York 2007, pp. 48–70; David L Seim, Rockefeller Philanthropy and Modern Social Science, London 2013, pp. 103–118.

50 Donald Fisher, Fundamental Development of the Social Sciences: Rockefeller Philanthropy and the United States Social Science Research Council, Ann Arbor 1993.

51 *Ibid.*, p. 42. Voir par ailleurs les chapitres consacrés à Wesley C. Mitchell et Charles E. Merriam in Mark C. Smith, Social Science in the Crucible: The American Debate over Objectivity and Purpose, 1918–1941, Durham, North Carolina 1994, pp. 49–83, 84–119.

52 Fisher, *op. cit.*, pp. 96–111.

53 *Ibid.*, p. 246.

Une communauté d'intérêt se cristallisa entre scientifiques, institutions étatiques et philanthropie privée, reposant sur une «coalition discursive»[54] qui partageait la vision idéale des sciences sociales comme approche quantitative, dénuée de jugements de valeur. Ces puissantes dynamiques d'interaction qui liaient acteurs publics, philanthropiques et académiques valorisèrent notamment (à nouveau) l'importance d'un savoir utile, assis sur des enquêtes statistiques. Elles suscitèrent également le déplacement partiel du cadre de référence des études empiriques en sciences sociales, puisque les perspectives locales et régionales furent supplantées par une focalisation nationale. Cette évolution s'inscrivait dans le sillage des mutations structurelles et discursives intervenues pendant et après la Première Guerre mondiale car, comme nous l'avons déjà évoqué, les approches quantitatives n'étaient pas l'apanage des sciences sociales américaines. Aux États-Unis, les méthodes statistiques bénéficièrent toutefois d'une impulsion spécifique, étant donné que les circonstances se prêtaient particulièrement aux études à grande échelle qui s'inscrivaient dans un cadre de référence national.

Durant la Première Guerre mondiale, l'économie de guerre favorisa l'essor considérable des compétences du pouvoir central qui ne développa pas seulement massivement ses attributions financières, mais intervint également dans la régulation des processus sociaux et économiques avec une ampleur sans précédent aux Etats-Unis.[55] Les compétences de l'administration centrale qui, bien que partiellement réduites après la fin du conflit, furent toutefois largement maintenues dans de nombreux domaines et impliquaient l'existence de connaissances quantifiables et détaillées. Cette évolution s'accompagna d'une scientifisation rapide des administrations ministérielles et d'un accroissement des études statistiques à l'échelle nationale. Hebert Hoover joua, dès cette période, un rôle clé à titre de ministre du Commerce en encourageant la promotion d'un savoir expert économique.[56] La création des instituts de recherche économiques, comme le National Bureau of Economic Research (NBER), principalement financé par des fondations privées, constitua un élément important. Dirigé par Wesley C. Mitchell, cet institut joua un rôle déterminant dans la promotion de la recherche conjoncturelle et in-

54 Ce concept a été inspiré par: Peter Wagner, Sozialwissenschaften und Staat: Frankreich, Italien, Deutschland 1870–1980, Frankfurt a.M. 1990.

55 Jennifer D. Keene, The United States and the First World War, Seminar studies in history, Harlow, New York 2000, pp. 23–38; David M. Kennedy, Over Here. The First World War and American Society, Oxford, New York 2004, chap. 5, en particulier pp. 140–143.

56 Michael A. Bernstein, A Perilous Progress. Economists and Public Purpose in Twentieth-Century America, Princeton 2001, pp. 40–64.

flua ainsi de manière décisive sur la reproduction des facteurs macro-économiques à l'échelle nationale.[57]

La fondation du Research Committee on Social Trends couronna à cet égard une évolution favorisée par l'alliance entre État, philanthropie capitaliste et expertise scientifique. Le Committee suscita l'essor définitif des disciplines des sciences sociales concernées. En effet, en sus des économistes – dont la position était encore prédominante au début des années 1920 –, les représentants d'autres disciplines, comme la sociologie ou les sciences politiques y jouèrent un rôle important. Le Committee scella en outre les liens entre expertise scientifique et politique nationale. Cela n'empêcha certes pas les tensions entre les acteurs scientifiques et politiques, comme nous avons eu l'occasion de l'évoquer, mais les savants impliqués étaient conscients de l'objectif visé: l'acquisition de résultats scientifiques «utiles». Au cours de l'une des premières rencontres du Committee, il fut convenu que «the purpose of the study is to illuminate national policy on social questions, and that the preparation of monographs and the development of research projects are not directly part of it».[58] Le fait que les actions du groupe aient coïncidé avec l'éclatement et l'apogée de la Grande Dépression accéléra cette dynamique. Certes, le Committee renonça expressément à analyser plus spécifiquement les causes de la crise économique,[59] mais le malaise social et économique traversé par les États-Unis ne pouvait que susciter l'intérêt des milieux politiques et académiques pour un projet dont la tâche était de déterminer les tendances nationales.

Le Research Committee on Social Trends remplit la mission nationale qui lui avait été confiée et présenta des résultats qui, dans une certaine mesure, «rapetissaient» les États-Unis: la nation était analysée dans son ensemble et l'exhaustivité des données chiffrées permettait notamment de l'appréhender comme une unité.[60] Si le Committee comptait également des spécialistes de sciences politiques et des économistes, la participation à des commissions nationales d'experts constitua toutefois, pour la sociologie, un moment essentiel dans l'acquisition de nouvelles identités épistémologiques. Grâce au tournant particulièrement radical

57 Guy Alchon, The Invisible Hand of Planning. Capitalism, Social Science, and the State in the 1920s, Princeton, New Jersey 1985, pp. 51–70.

58 «Minutes of meeting. The President's Research Committee on Social Trends, Chicago, Illinois», 14 décembre 1929, William F. Ogburn Papers (UCL-SCRC).

59 Robert Cooley Angell, «Recent Social Trends in the United States»: Report of the President's Research Committee: I. Summary and Comment, in: Michigan Law Review 31/ n°5 (1933), p 645, p. 647.

60 On se reportera en particulier aux «Committee Findings»: President's Research Committee on Social Trends, *Recent Social Trends,* vol. I, pp. XI–LXXV.

vers un cadre de références national, un groupe essentiel de sociologues américains se défaisait d'un horizon local d'expériences, qui avait déterminé la promotion de la discipline, ainsi que de la dépendance aux modèles européens, surtout allemands. C'est particulièrement durant la période de la crise économique qu'ils purent, à côté des économistes, revendiquer leur rôle d'experts scientifiques capables d'élaborer des solutions à l'échelle nationale.

Conclusion

La Première Guerre mondiale marqua une profonde césure dans l'évolution de la sociologie américaine, car elle remit en question son orientation jusqu'alors nettement transnationale – et notamment l'influence du modèle allemand – et favorisa le processus de nationalisation des identités épistémiques et des approches de recherche.[61] Si la lecture des travaux de recherche en langues allemande et française constituait pour la première génération de sociologues américains une pratique quotidienne, elle déclina fortement après la Première Guerre mondiale. Cela ne concerna pas seulement les projets abstraits de théorie sociale, mais également et avant tout la littérature socio-politique qui, durant les débats précédents sur la réforme sociale, était devenue un objet prisé des réseaux transnationaux. Certes, l'influence européenne, et plus spécifiquement allemande, continua à marquer, notamment l'École de Chicago. Mais ces approches furent remises en cause par une nouvelle génération de sociologues qui privilégiaient des méthodes strictement quantitatives. Les tendances au développement de l'autarcie dans la sociologie états-unienne s'articulaient avec de nouvelles revendications d'autorité et de nouvelles chances qui résultèrent, durant l'entre-deux-guerres, de relations réciproques entre des acteurs académiques et de la politique nationale. Évidemment, les études traditionnellement orientées sur le local ou le régional ne disparurent en aucune façon, mais les sociologues américains purent proposer un nouveau capital symbolique et institutionnel venant avant tout de démarches de recherche qui prenaient comme objet la «nation» comme un tout. Se sont révélées alors de nouvelles et solides coalitions d'intérêts entre la science, le politique et la philanthropie privée. Elles encouragèrent alors les positions d'un «scientisme», voire d'un «positivisme», prétendument «typiquement» américain et étaient marquées par l'idéal de la quantification, de l'empirisme et d'une démarche libérée des jugements de valeur.

61 Voir à ce sujet à nouveau: Rodgers, *Atlantic Crossings, op. cit.*; Schäfer, *op. cit.*

Un examen plus approfondi permet d'établir que ces évolutions ne furent pas le propre des États-Unis, mais se manifestèrent également de façon marquante au même moment, en Allemagne par exemple.[62] Mais, aux États-Unis, cette stratégie de légitimation épistémologique contribua plus spécifiquement à promouvoir la sociologie au rang de savoir national expert et s'avéra donc particulièrement fructueuse. Tandis que la discipline s'affranchit des modèles allemand et français, le paradigme quantitatif devint la surface de projection d'une interprétation «purement» américaine du savoir sociologique.

Les tendances nationalisantes qui touchèrent la sociologie américaine s'accommodèrent des mutations qui, après la Première Guerre mondiale, caractérisèrent le transfert transatlantique des savoirs. Il serait toutefois fallacieux d'en conclure que les États-Unis se seraient soustraits à la circulation transnationale des concepts relevant des sciences sociales et de la politique sociale. On ne peut notamment pas comprendre la naissance du New Deal sans considérer les réseaux transnationaux des experts scientifiques concernés.[63] Durant la seconde moitié de la période de l'entre-deux-guerres, les échanges transnationaux qui étayaient le champ de l'expertise scientifique empruntèrent d'autres canaux. Par-delà l'influence décisive – soulignée au début de cet article – des organisations internationales et de la philanthropie américaine, l'émigration massive de spécialistes germanophones en sciences sociales, qui émigrèrent aux États-Unis pour échapper au national-socialisme, suscita un échange intense entre les cultures épistémiques et contribua surtout à la réimportation de perspectives historiques dans la sociologie américaine.[64] Toutefois, après la Première Guerre mondiale, les rapports entre les spécialistes en sciences sociales américains et européens avaient définitivement changé. Si, vers 1900, les sociologues et les économistes débattaient de la dernière littérature venue d'Allemagne ou de France, où ils avaient souvent étudié, ils s'éloignèrent de l'Europe après la guerre. Les axes de

62 Ferdinand Tönnies qui, à titre de doyen de la sociologie allemande et président durant de longues années de la *Deutsche Gesellschaft für Soziologie,* faisait partie des figures clés de la discipline et comptait parmi les représentants les plus importants des approches quantitatives et empiriques. Voir à ce sujet: Michael Engberding, Ferdinand Tönnies (1855–1936): Statistiker, Soziograph und Soziologe, in: Josef Ehmer, Ursula Ferdinand, Jürgen Reulecke (éds.), Herausforderung Bevölkerung: Zu Entwicklungen des modernen Denkens über die Bevölkerung vor, im und nach dem «Dritten Reich», Wiesbaden 2007, pp. 31–43.

63 Kenneth Betrams, Une inspiration tout en contrastes. Le New Deal et l'ancrage transnational des experts du planning, 1933–1943, in: Genèses 71/n°2 (2008), pp. 64–83; Kiran Klaus Patel, The New Deal: A Global History, Princeton 2016.

64 Voir la troisième partie de: Ash et Söllner, *op. cit.*. Voir: George Steinmetz, Chloé Degois, La sociologie historique en Allemagne et aux États-Unis. Un transfert manqué (1930–1970), Genèses 71/n°2 (2008), pp. 123–47.

transfert du savoir transatlantique commencèrent à s'inverser, de telle sorte que d'importateurs de concepts sociologiques ou socio-politiques, les États-Unis devinrent, de fil en aiguille, leur exportateur – une tendance qui fut définitivement scellée après la Deuxième Guerre mondiale par la domination géopolitique et culturelle états-unienne sur l'Ouest.